

MODES DE PARIS

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Une très aimable amie, aussi adroite qu'ingénieuse, vient de m'envoyer une jardinière de sa façon, jardinière des plus originales. Elle se pourra faire en quelques heures, avec des matériaux faciles à se procurer, fût-on dans la campagne la plus déserte. Nous aurions voulu vous la montrer en croquis dans l'album de travaux de ce mois, mais le temps nous a manqué. Ce croquis paraîtra en juillet, non pas dans l'album, mais dans le second numéro, afin qu'il vous arrive une semaine plus tôt.

En attendant, en voici la description et nous sommes convaincue quenoslectrices, avec ces quelques renseignements, arriveront facilement à chiffonner et à monter cette jardinière qui fera on ne peut mieux à la campagne, en milieu de table.

Il faut un poëlon en terre, pas par trop petit; le nôtre a vingt centimètres de diamètre; trois cuillères en bois, de trois grandeurs, proportionnées à celle du poëlon; de la percaline bleue, du tulle grec, trois à quatre mètres de ruban maïs. On enveloppe d'abord le poëlon d'un morceau de percaline que l'on aura taillé en rond, un très grand rond froncé au contour. Avant de poser le poëlon dessus, met-

tre entre le fond et la percaline un rond de carton; serrer les fronces sous le bord du poëlon pour le couvrir. Faire de même avec le tulle dont le contour formera une tête de trois centimètres qui frisot-

tera en dépassant le bord du poëlon. Sous cette tête enrouler le ruban qui passera autour de la queue, et là faire un nœud volumineux de coques et de pans. A ce poëlon on met une anse faite d'un jonc ou de tout autre bois flexible; le courber et l'enfoncer, de chaque côté, dans le sable et la mousse qui rempliront le poëlon; l'enrouler de ruban en prenant le manche de deux cuillères que l'on placera le plus gentiment et aussi le plus drôlement possible. La troisième cuillère s'enfonce dans la cavité du manche et reçoit un collier en ruban noué d'un nœud papillon.

Le sable mouillé, la mousse dont on entretiendra la fraîcheur en l'arrosant modérément chaque jour, suffiront pour conserver, une huitaine de jours au moins, les fleurs qu'on y aura piquées. L'on peut y mettre une plante, mais les fleurs coupées sont, il nous semble, plus jolies.

Voilà, mesdames, une jardinière qui n'est pas commune, qui vous amusera à faire et qui ne sera pas coûteuse. Si vous avez du gros tulle brodé, du tulle uni, de la satinette ou de la soie défraîchie, servez-vous-en.



Corsage en tulle ou gaze de soie pour robe de bal.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Il nous reste maintenant à formuler ici tous nos remerciements à la charmante amie qui nous aide, dans notre tâche, de ses idées et de ses inventions; une semblable collaboration n'est pas à dédaigner; les idées bonnes et pratiques sont si rares! donc grand merci.

Êtes-vous allée voir l'exposition de la joaillerie française? Elle mérite une visite spéciale. Que de splendeurs! Que d'imagination dans l'emploi des pierres fines et quel goût! Nos grands joailliers ont une fois encore affirmé leur supériorité dans un art où la fantaisie a une si grande part, qu'il serait à craindre que l'on ne tombe dans le mauvais goût. Ici rien de pareil. Voici un col Velasquez en point d'Angleterre pailleté de diamants. Quel est le royal enfant qui portera cette merveille? A côté, des nœuds de ruban bleu de ciel brodés de perles fines feront très bien, mesdames, à votre épaule et à la draperie du corsage décolleté de votre robe de bal. Ce collier flexible, non fermé, dont le cercle en or entoure le cou, a l'un de ses bouts terminé par des boules en diamants qui tombent devant; nous le nommerons collier-labyrinthe. Un devant de corsage genre plastron, est tout en diamants avec cabochons de saphirs montés sur un filet d'argent. Un sac à lorgnette, qui n'a rien de commun avec ceux en vieille étoffe dont vous avez eu les modèles, est en filigrane avec

une bordure en or ciselé et diamants; l'anse flexible en maillons et le couvercle comme la bordure. Des épingles à piquer dans la coiffure, une façon en cœur diamanté. Un collier très original fait de coquelicots émaillés est tout à fait joli, sans prétention et d'un goût charmant. Une suite de nœuds en ruban d'argent pailleté de diamants retenus entre eux par de fins chaînons en diamants fera un scintillant et très nouveau devant de corsage en tulle ou dentelle; il sera superbe sur un corsage de velours.

Vous saurez encore que l'on enferme les fleurs portées au corsage dans une boucle en argent qui se ferme comme un bracelet et que les plus élégantes reçoivent des cabochons de pierre fine.

Une manière plus simple de maintenir les fleurs, c'est de poser au corsage deux rubans légèrement écartés; entre eux mettre le bouquet ou la fleur et nouer les rubans en enfermant les queues; façon tout à fait jeune et coquette

Beaucoup d'idées dans ces créations nouvelles et des meilleures, mais à côté il y en a de cocasses: tel ce manche d'ombrelle vaporisateur qui lance une pluie d'eau parfumée pour peu que l'on presse le bouton électrique placé dessus. Je ne vois pas sans rire une jeune femme pressant ce bouton et dirigeant sur vous le manche de son ombrelle.

CORALIE L.

Explication des Gravures noires (pages 229 et 231)

Corsage pour robe de bal, tulle ou mousseline de soie. — Le corsage en tulle finement plissé sur un corsage de dessous, très cambré et en taffetas, se perd sous une demi-ceinture, genre russe, en galon or et argent qui part du dessous du bras; de cette ceinture tombe, devant, un chaînon qui supporte un bijou émaillé rappelant le médaillon. La jupe se monte au dos par plusieurs

rangs de fronces et se drape à gauche, tandis qu'à droite elle tombe verticalement. Le décolleté décrit un V et le bord se garnit d'un galon découpé avec léger cordon de feuillage au bord inférieur, cordon qui descend au milieu jusqu'à la taille. La manche juive, ouverte, a ses bords croisés seulement à l'entournure; elle se monte par des fronces avec une tête chiffonnée qui dépasse l'épaule.

COSTUMES DE CHATEAU

Costume en foulard à fines rayures rose pâle et blanches coupées de tiges grenat se terminant par des grappes de groseilles vertes. — Sous-jupe en taffetas et robe princesse en foulard fendue en if dans le bas et sur les côtés, avec plissé de dentelle dans l'intérieur et dentelle rabattue sur le bord. Lés de derrière relevés modérément en cascade. Sur le côté droit trois flots de très étroit ruban de velours vert, flots composés de coques très longues et inégales étagées et fixées par des cocardes. Dentelle dessinant un plastron qui finit en pointe à la taille. Une dentelle rabattue en collerette et un jabot spirale. A la manche, coupée verticalement par une dentelle partant de l'épaule et de celle qui dessine le plastron, une engageante en dentelle avec un nœud dessus.

Costume en foulard à mille raies rose et cerise. — Quatre rangs de dentelle noire cousus en cercle au-dessus de l'ourlet. Plisser verticalement la jupe en retenant les plis à l'envers sur des cordons. Le corsage également plissé, ainsi que la basque rapportée à laquelle on aura préalablement posé un rang de dentelle. Corsage décolleté monté à un empiècement fait de dentelle appliquée sur un dessous rose. Le haut poignet de la manche est fait de même. Manche large et non plissée. Ceinture en dentelle; pompons en comète devant, sur le poignet et au col droit.

Explication de la Gravure coloriée 4735

TOILETTES DE PLAGE

Costume en mousseline laine marine à rayures et à dessins rouge andrinople. — Jupe avec une haute bande rouge posée au-dessus de l'ourlet et surmontée de trois

rangs de tresse. Pointe châle drapée en tablier avec l'un des bords garni comme la jupe, qui, derrière est plissée de très larges plis plats. Le corsage à très petit postillon



COSTUMES DE CHATEAU DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.

est découpé au-dessus de la taille en deux pattes qui enferment le plastron, côtés froncés et revers complétant le devant du corsage. Revers rouges et garniture du plastron rappelant celle de la jupe. Un bouillon fait le haut de la manche, le bas est plat et rayé de ruban; sont réunis par un brassard rouge. Bas rouges. Souliers vernis. Gants de Suède. Chapeau en paille marine garni de pavots et de nœuds bleus.

Costume en tussor uni et rayé vert. — L'étoffe rayée fait la jupe et rehausse le tablier en tussor uni de la seconde jupe qui s'ouvre de côté. Le tablier drapé réguli-

ement par trois plis que fixent des boutons, tombe droit à partir de la hanche. Le long du bord des boutons, en regard, à l'autre bord de la jupe, des boutonnières. Corsage en rayé, moins le bas du plastron qui est en uni, le haut en velours et le milieu en tissu rayé, les raies mises en biais comme aux revers; elles sont verticales pour la manche qui a un revers en velours. Ceinture de même, faisant pointe et s'agrafant de côté. Bas en soie écru. Souliers vernis. Gants de Suède. Capeline en dentelle crème garnie de pompons et de feuillage. Brides et nœuds, dessus, en ruban de faille.

CAUSERIE

Les îles Sandwich et le père Damien



UN des côtés les plus admirables de l'Exposition, c'est que dans son enceinte on ne parle pas politique. Je la considère comme une espèce de trêve, une trêve de Dieu, puisqu'elle suspend les intérêts mesquins et les haines qui étaient auparavant à l'ordre du jour. On commence, dès que l'on a passé cette porte Rapp, par laquelle j'entre d'ordinaire, un voyage dans l'in vraisemblable, dans l'impossible, dans un coin de vie heureuse... un peu petite, si l'on s'arrête aux détails, à mille facettes, si l'on voit l'effort condensé de tant de volontés, de tant d'intelligences humaines, réunies dans un même but. Tout le monde paraît content, tout le monde, ô merveille, a l'air de s'entendre. C'est l'harmonie dans Babel même ; chaque pays a pacifiquement apporté sa pierre à l'édifice ; on s'entre-admire ; les rois rendent visite à la République et s'enthousiasment sur son œuvre. Hier c'étaient le prince et la princesse de Galles qui escaladaient la Tour Eiffel, demain ce sera la famille royale de Grèce ; le shah de Perse ensuite se livrera aux délices de l'ascenseur et tous les rois à la file voudront éprouver cette sensation du vertige qui est en vogue pour le moment.

— Il semble, me disait un intrépide qui, venu de loin, a voulu atteindre le sommet, il semble que la tour se balance au gré du vent et que tout ce réseau de fer va céder sous le poids de votre corps comme ferait une toile d'araignée.

— Mais que voit-on ? lui ai-je demandé.

— Oh ! de vagues ondulations... Figurez-vous un plan en relief !

— A merveille, ceux de l'exposition de la guerre me suffirent. D'ailleurs j'ai le souvenir d'être allée autrefois, juste à la même hauteur, en ballon, et avec Sarah Bernhardt pour compagne de voyage encore ! Je me rappelle, en fait de panorama, qu'elle avait des manches de tulle qui laissaient voir des bras dont la maigreur n'empêchait pas tous ces messieurs de se précipiter de son côté, de sorte que Godard répétait à satiété : « Le ballon penche ! Ne soyons pas tous à droite ! »

Mais c'était en vain.

Pour revenir à l'Exposition présente, je la loue d'avoir absolument supplanté Boulanger : la conversation y gagne, car on peut dire d'elle infiniment plus de choses instructives et intéressantes qu'on n'en disait du brav'général ; de fait, on peut, à propos de l'Exposition, parler de la terre entière. Peut-être sans elle n'aurais-je jamais su l'histoire inoubliable du père Damien ; je ne pourrais pas vous la raconter, par conséquent, et vous y perdriez beaucoup, car il n'y en a peut-être pas de plus belle.

Je faisais hier, entre le déjeuner et le dîner, une excursion en Australie avec un Anglais de ma connaissance ; ce que nous voyions, en fait de produits,

était peu de chose, mais j'admiraï en revanche de magnifiques photographies. Mon Anglais vint à parler d'Honoloulou, des îles Sandwich, d'une horrible maladie dont la civilisation a fait justice, mais qui sévit encore dans ces parages ; bref, il m'entretint de la lèpre et des moyens employés pour en modérer les épouvantables effets. Tous les malades hawaïens, aussitôt que le moindre symptôme se manifeste, sont transportés bon gré, mal gré, sur une île de l'archipel, nommée Molokai, où ils vivent entre eux, au nombre de plus de mille, achevant dans les souffrances leur misérable vie. Jadis, cette île était un enfer. Les malheureux exilés s'entassaient pêle-mêle sous des abris de roseaux, sans distinction d'âge ni de sexe, se grisant de danses et de boissons fermentées, cherchant dans les excès une mort plus prompte et persuadés qu'il n'y avait plus de lois pour des parias de leur espèce. Mais tout à coup, en 1873, un prêtre catholique parut parmi eux, et cet état lamentable changea comme par enchantement.

Le père Damien de Veuster, d'origine belge, était alors un homme robuste et superbe, d'environ trente-quatre ans. Poussé par son zèle de missionnaire, il avait d'abord évangélisé différentes îles du Pacifique ; l'idée lui vint d'aller se fixer à tout risque au milieu des lépreux, pour les soigner et les convertir. Le plus horrible des martyrs, la lèpre, l'attendait, il le savait à l'avance. Comment y aurait-il échappé, respirant sans cesse une atmosphère empoisonnée, occupé à panser les malades, à laver leurs plaies, les assistant au lit de mort, les ensevelissant lui-même ? L'île Molokai lui doit tout, et d'abord la première église, à la construction de laquelle il travailla de ses mains, tout en prêchant la parole de celui qui, comme son fidèle serviteur, avait eu tant de fois pitié des lépreux. Ses bonnes œuvres attirèrent l'attention de la reine d'Hawaii, qui lui fit passer des secours ; il lui en arriva ensuite d'Angleterre ; un de ses amis, le père Conradi, vint partager avec lui le service de l'hôpital, deux frères convers les rejoignirent et enfin de vaillantes religieuses franciscaines acceptèrent le soin de veiller sur les femmes.

L'île de la révolte et du désespoir est aujourd'hui apaisée, moralisée ; elle ne renferme plus que des chrétiens résignés. Le Père Damien leur a donné l'exemple. Quand le mal qu'il s'était, sans relâche, efforcé de soulager chez les autres est venu le saisir à son tour, il dit simplement : — Je ne voudrais pas guérir s'il fallait pour cela renoncer à ma tâche.

Un voyageur protestant, M. Edward Clifford, qui a écrit sur lui des pages pleines d'émotion, ayant demandé à faire son portrait : — Que je suis laid ! s'écria-t-il naïvement après avoir regardé l'esquisse. Je ne savais pas que le mal eût fait tant de progrès ! — Ce qui semble indiquer que les miroirs ne comptaient pas parmi les nombreux présents qui lui venaient d'Angleterre, de très grandes dames envoyant, pour le Père Damien et pour ses ouailles, outre des secours en argent, des livres, des gravures et toute

sorte d'objets de piété ou de récréation, tels qu'une lanterne magique dont les verres représentent des scènes de l'histoire sainte, des instruments de musique, etc. Mais le cadeau le plus précieux et le plus touchant qu'ait reçu le missionnaire, venait du grand peintre Burne Jones qui expose en ce moment au Champ-de-Mars, dans la partie du palais des Beaux-Arts réservée à la Grande-Bretagne, certaine composition célèbre, digne des pré-raphaélites, ses maîtres : *Le Chevalier et la Jeune Fille*. Vous la trouverez non loin de *l'Espérance de Watts* et du portrait que Millais a fait de M. Gladstone. (Je vous engage, par parenthèse, à jeter un coup d'œil sur les eaux-fortes anglaises qui sont belles entre toutes, notamment sur celles de Seymour Haden, le prince des *aqua-fortistes*.) Eh bien ! Burne Jones a envoyé à l'humble Père Damien une rare merveille : sa *Vision de saint François*. Cette aquarelle que se disputeraient les connaisseurs, ne reviendra jamais en pays civilisé. Elle est allée, au milieu d'un horrible foyer de contagion, orner la cellule d'un saint lépreux et jamais peut-être œuvre d'art n'eut une plus haute destinée, car c'est à Dieu, au Dieu de la charité qu'elle est dédiée, sans souci des admirations humaines, et elle a eu le dernier regard terrestre de ces yeux éteints, prêts à se rouvrir sur l'éternelle splendeur de la justice et de la vérité. Le Père Damien a tout dernièrement, en effet, atteint la dernière station de son calvaire.

De cette héroïque histoire au récent événement académique, la réception de M. de Vogüé, il y a moins de distance qu'on ne pourrait le croire. C'est le roman russe, dont il s'est fait l'éloquent interprète, qui a valu à M. de Vogüé de passer si jeune au rang d'immortel ; or, l'élément par excellence du roman russe est la pitié, une pitié largement humaine et

poussée jusqu'à l'immolation passionnée de soi-même.

Phénomène assez amusant, à mesure que cette littérature nouvelle gagnait des adeptes parmi nous, la pitié devenait à la mode comme si elle eût été une vertu d'essence nouvelle ; il semblait que Tourgueneff et Tolstoï nous l'eussent révélée, de même que Schopenhauer nous avait révélé le pessimisme. Vraiment la cohorte de ce qu'on appelle *les jeunes* est bien naïve malgré tous ses raffinements ! Avant elle, à l'en croire, on n'avait pas souffert ; avant elle, on ne s'était pas apitoyé sur le malheur universel... du moins, jamais avec cette acuité (le néologisme est en faveur, on le sait), jamais avec cette faculté de noter les pointes de ses sensations, comme dit M. Maurice Barrès, le prétentieux analyste d'*Un Homme libre*. Ne pensez-vous pas qu'il y aurait lieu d'ajouter un mot à la jolie réponse que M. Rousse fit à M. de Vogüé, en le priant, maintenant que nous connaissons si bien, grâce à lui, les romans qu'ont les Russes et le théâtre qu'ils pourraient avoir, de rappeler à l'étranger que nous avons aussi de bons romans et un théâtre qui ne le cède à nul autre ? Ce mot, le voici : Aucune des nuances de la pitié n'est étrangère à notre religion ; le vrai christianisme n'a besoin, pour en être pénétré, d'aucun emprunt exotique dans l'ordre du sentiment ni de la philosophie, et, si l'on veut pousser le dévouement et l'oubli de soi jusqu'à la folie, eh bien ! la plus belle, la plus grande, la plus sublime des folies est encore la folie de la croix, la folie dont le Père Damien vient, après Saint-Vincent de Paul, de donner l'exemple sur un rocher perdu de l'archipel des îles Sandwich où, par amour, par compassion, il s'est offert tout vivant en pâture à la lèpre.

T. B.

La Fille du Cacique

(SUITE)

La première nuit du blessé fut agitée, il eut le délire ; son imagination, cruellement frappée, lui représentait sans cesse le taureau sauvage fondant sur lui, l'écume à la bouche, les cornes en avant... il se débattait en proie à une fièvre ardente.

M. Martini ne quitta pas son chevet, pas plus que Perrine ; ils firent part de leurs inquiétudes au bon docteur ; dès le petit jour.

Celui-ci les rassura :

— Je réponds de sa vie, dit-il, mais ce sera long, peut-être...

— Comment vais-je faire ? lui répondit alors M. Martini, je me trouve dans une situation très critique.

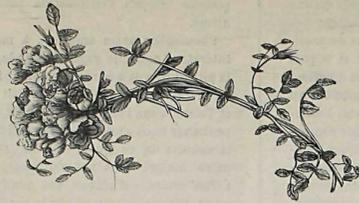
Et il confia au docteur que le courrier reçu de Quito, à son arrivée à Montévidéo, lui avait annoncé de tristes événements ; l'Equateur était divisé en deux camps ennemis, cette fortune, qu'il avait laissé fructifier sur place, serait évidemment confisquée par le parti le plus fort, s'il n'arrivait à temps pour défendre ses propres intérêts. Et le navire qui devait l'emmener parlait dans trois jours !

Ces deux hommes, qui se connaissaient de la veille seulement, causèrent alors intimement comme de vieux amis.

Au bout d'un quart d'heure, M. Martini, très ému, prit les mains de son interlocuteur et les pressa avec effusion.

— Merci ! dit-il, merci ! Je pourrai maintenant m'en aller sans inquiétude.

Garniture de corsage. — Tiges de roses et feuillage, réunis par un lien à une touffe d'anémones doubles.



Garniture de corsage.

De Madame Chauvin, 48, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Bouquets pour chapeau. — Fleurs montées surcaoutchoue, tiges mobiles.

Garniture pour robe de bal.

— Mélange de fleurs des champs et de feuilles de lierre.

Rose Eiffel pour garniture de chapeau. — Nouveauté qui a grand succès.

Chapeau en paille noire. — La passe qui remonte en pointe rappelle un peu le triangle. Dessus cordon de roses thür-

monté de coques, les unes posées en chevron, le tout cerné d'une dentelle.

Chapeau en paille de fantaisie marron. — Le bord, devant, se casse d'un pli aigu dans lequel apparaît une rose de la demi-



Bouquet pour chapeaux. De M^{me} Chauvin.

guirlande qui entoure le côté gauche du fond qui est plat et se termine derrière par une chute de deux roses qui dégringolent sur la natte catogan.

Costume en alpaca gris-bleu, garniture en moire. — Jupe légèrement mouvementée devant, montée par des fronces au bord du corsage dont le devant a la forme d'une veste ouverte; plastron en moire bleu, agraté de côté et traversé en biais par une draperie plissée également en moire, les revers en alpaca. Col droit en moire. La manche ouverte intérieurement est fermée par cinq boutons. Sous-jupe en taffetas.



Chapeau en paille de fantaisie. De Mademoiselle Hélène, 20, rue des Pyramides.

grise, le dos est en satinette. La redingote en lainage à l'encolure très ouverte garnie d'un col marin en surah rouge, qui fait revers, elle se ferme sur la poitrine d'une seule agrafe, s'échancre ensuite en pointe puis descend droite rejoindre la jupe qui se monte au bord du corsage par des plis plats. Une cordelière plate reliant à la taille les côtés de la redingote en soulevant la blouse; se noue devant. Manche avec un haut parement plissé en surah rouge.

Costume pour enfant de 2 à 3 ans. — Robe composée d'une jupe en nanzouck couverte par deux volants en dentelle, et à laquelle se monte un long corsage plissé au dos et sur les côtés du devant. Le milieu est un plastron fait de dentelle



Rose dite Eiffel. De Madame Chauvin.

et d'entre-deux plissés posés en chevron, le tout cerné d'une dentelle. Dentelle au décolleté arrondi et à l'entourner. Nœud à l'épaule; étroit ruban posé en ceinture et noué devant.

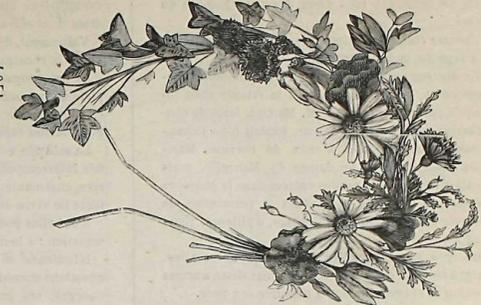
Costume de jeune femme en foulard Pompadour crème à rayures bleues et boutons roses. — Ce foulard est combiné avec un foulard bleu uni qui fait la redingote. Cette redingote Directoire très fuyante sur les côtés, découvre la jupe de dessous qui est en foulard Pompadour. Le devant du corsage se compose d'une pièce en Pompadour au bas de laquelle se monte une chemisette froncée, en uni; le bas fait volant et dépasse la ceinture fermée par une haute boucle Directoire. Cette chemisette se monte avec une petite tête et par plusieurs rangs de fronces, revers crème. Grand jockey drapé, en uni, duquel sort une manche plate en Pompadour, terminée par un étroit parement. A gauche, de côté, deux pans frangés et une coque en foulard bleu.



Chapeau de paille noire avec guirlande de roses. De Mademoiselle Hélène.

vannerie, de la maison Perret et fils et Vibert, qui contient une chaise en rotin naturel, une jardinière chaudron en vieux cuivre; un fauteuil pour fumer et salle de billard; une cage en bambou doré, montée sur une jardinière en rotin naturel, une chaise et un fauteuil assortis, une chaise longue en rotin naturel, un labouret tonkinois, un canapé en osier.

Tous ces meubles sont drapés et couverts d'étoffes orientales, garnis de belles franges avec des combinaisons et des arrangements d'étoffes originaux et d'un grand effet. S'adresser pour les prix à l'adresse donnée.



Garniture de robe de bal de Madame Chauvin, 48, rue du Faubourg-Saint-Honoré.



Costume en alpaca gris bleu et moire bleue. De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.



Costume d'enfant de Madame Taskin, 2, rue de la Michodière. Costume de jeune femme de Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Ils se rendirent tous deux dans la chambre du blessé.

Georges était plus calme ; sa physionomie paraissait reposée, la fièvre tombait.

Le docteur apprit à son client, avec d'adroits ménagements, qu'il était résolu à le retenir chez lui jusqu'à parfaite guérison... M. Martini, forcé de continuer sa route vers l'Equateur, voulait bien l'abandonner à ses soins et à ceux de Perrine. Mariquita resterait avec les dames de Mancelle, mais aurait ses grandes et petites entrées dans la chambre du malade dès qu'il obtiendrait la permission de s'asseoir dans un fauteuil. Kerbars, d'ailleurs, viendrait souvent...

Georges savait accepter les choses nécessaires. Malgré son état de faiblesse, il ne manifesta aucune émotion et chercha même à rassurer son père.

— Va prendre la conduite de tes affaires, lui dit-il, et sauve notre bien, notre patrimoine de famille ! Je serai certainement sur pied dans quinze jours et te rejoindrai là-bas avec Perrine et Mariquita.

* * *

La maison de M^{me} de Mancelle, comme toutes celles des familles aisées de Montévidéo, était vaste et bien aménagée ; chacune des jeunes filles avait sa chambre très simplement meublée mais confortable, claire, ayant vue sur une cour-jardin où s'épanouissaient pêle-mêle toutes sortes de fleurs.

Outre la maîtresse de maison et ses enfants, la grande table de la salle à manger, aussi spacieuse que celle d'un hôtel, réunissait à tous les repas les deux sœurs de M^{me} de Mancelle, leurs maris, leurs familles, des cousines âgées... On eut dit la tente d'Abraham ! Cette vie en commun, avec ses habitudes patriarcales, découle des mœurs du pays ; il est très rare que des disputes, voire même de simples discussions, viennent troubler ces intérieurs modestes.

Mariquita eut sa chambre à elle, soumise uniquement à la direction toujours délicate et affectueuse de M^{me} de Mancelle et entourée des petits soins de Maria qui plaignait du fond de son cœur la pauvre *cholita*. Les autres personnes de la maison ne comptaient pas pour Mariquita ; elle les laissait vaquer à leurs occupations journalières, à leurs travaux, sans même leur adresser la parole ; on la trouvait bien un peu sauvage, mais personne ne songeait à la forcer à sortir de sa réserve.

L'Indienne écoutait patiemment les conseils de M^{me} de Mancelle dont l'âge et le caractère lui en imposaient, mais elle n'acceptait les attentions de Maria qu'avec froideur.

Les jours lui paraissent si longs !... M. Martini parti, et Georges malade, là, tout près, avec Perrine, cette Perrine qui accapare le droit de le soigner !

Ne pouvant aller vers son frère adoptif, elle néglige toutes choses, vit à la fenêtre et épie les mouvements de la rue, les allées et venues qu'elle distingue chez le docteur d'Esnars.

Elle sait Georges en bonne voie, mais on interdit encore les visites dans la chambre du blessé, pour lui éviter toute fatigue et le retour de la fièvre. Perrine remplit ses fonctions de *cerbère* avec une ponctualité

exemplaire ; nul ne franchit le seuil de l'appartement dont elle a la garde.

Vainement, dix fois le jour, Mariquita essaie de violer la consigne.

Sa préoccupation constante est la guérison complète de la jambe de Georges ; elle a des craintes à ce sujet et prie sans cesse pour tâcher de les éloigner de son esprit.

La solitude volontaire de la cholita se trouve parfois interrompue brusquement. C'est Maria qui arrive, charmante, bonne, vive comme un oiseau, contente de vivre et aimant à causer.

N'ont-elles pas un sujet très intéressant de conversation : « le malade ?... »

L'Indienne se voit assaillie d'amabilités, puis les questions succèdent aux questions sur la famille de Georges, ses goûts, ses œuvres... avec de petites phrases de commisération bien sincère quand l'accident des pampas revient sur le tapis.

Cet intérêt irrite Mariquita. En somme, que vient faire, chez elle, cette jeune fille ? Dans quel but tient-elle à savoir tant de choses ?

Aussi ses réponses sont-elles pleines de malice.

— Georges, dit la cholita, est un fanatique de l'art. La peinture existe seule au monde pour lui. Et elle appuie sur ces mots...

Alors l'entrain de la *senorita* disparaît et elle se retire très pressée, ayant un ordre à donner aux domestiques, un rendez-vous oublié, une visite qu'elle ne peut remettre.

Devant cette fuite, Mariquita se réjouit. — Elle défendra son frère, son Georges, contre les séductions de cette jolie créature, elle le gardera, protégera la liberté de son travail et, plus tard, il lui devra sa gloire !

Tels sont les raisonnements qu'elle se tient, sans arriver à se convaincre. Non, ce n'est pas l'art qu'elle défend ! Que lui importe la peinture, à elle ? Ce que son cœur égoïste veut garder, c'est son propre bonheur, leur douce vie commune, ce trio idéal du passé !... Rien ne lui coûtera pour cela... rien !

Et elle s'agite, arpente sa chambre rapidement, vingt fois de suite, parlant tout haut, se jurant de triompher.

Quand sa conscience lui reproche la violence de ses sentiments et leur mobile intéressé, elle se répète à elle-même :

— Il me remerciera un jour ! N'a-t-il pas dit souvent qu'il désirait se vouer sans partage à la carrière artistique ?

Puis, comme son âme se révolte toujours, elle court à l'église de la *Matriz*, récite de longues prières, fait brûler des cierges et retourne chez M^{me} de Mancelle, non apaisée, mais s'efforçant de le croire.

Là n'est point la vraie prière, ni la vraie foi... Elle le sait, M. Martini le lui a enseigné ; mais la Religion sincère lui eût ordonné la douceur, le renoncement à elle-même, et Mariquita ne pouvait s'y résoudre. Elle est jalouse de Maria, de sa beauté, de ses vertus même ; elle la redoute et la déteste.

Si l'Indienne avait combattu ces impressions mauvaises, que de larmes et de remords elle se serait ainsi épargnés !

La jalousie se développe comme un cancer, elle naît minuscule, puis augmente sans cesse, torture et dévore.

IV

— Enfin ! M. Georges se lève et reçoit... s'écria un jour Maria entrant impétueusement dans la chambre de Mariquita.

— Et il me demande ? répliqua non moins vivement la cholita.

— Oui ; Perrine est en bas...

Mariquita s'enveloppa vite de sa manta et descendit suivie de Maria.

— Vous venez donc ? demanda à celle-ci Mariquita avec hauteur.

— Mais je pense que j'ai le droit d'aller voir mon oncle ? répondit la jeune fille un peu étonnée.

Perrine en les voyant, marmotta quelque chose d'inintelligible. Elle parlait d'indiscrétion et de tapage, mais personne ne comprit très bien.

Le docteur d'Esnars accueillit lui-même les visiteuses.

— Montez, dit-il à Mariquita, et soyez contente ! il va maintenant à merveille. Racontez-lui de gentilles choses pas fatigantes, car il a été bien ébranlé ; distrayez-le ; je vous donne vingt minutes pour cette fois... pas plus !

— Elle aura bien dix minutes de grâce ? repartit Maria avec bonté.

— Je ne les accepterai pas, si je dois le fatiguer, fit Mariquita. *Ce n'est pas pour moi que je l'aime!*... et elle disparut.

— Restons ensemble, petite belle, dit le docteur à sa nièce et causons un peu.

— Cher oncle, voyons, racontez-moi la maladie de votre hôte ? Il est très intéressant, je le plains, j'ai pensé beaucoup à son horrible accident ; j'en tremble encore ! Il a bien tristement débuté dans notre pays.

— Ma fille, je puis te dire que c'est un garçon charmant, bien élevé et fort intelligent, un malade soumis et confiant en son médecin. Je l'apprécie beaucoup.

Et il se frotta les mains avec un geste de contentement.

— Il a dû bien s'ennuyer ?

— Eh non ! il a mis ma bibliothèque à contribution, et ne manque pas, d'ailleurs, de sujets de rêveries. Il a l'esprit, obsédé de projets de tableaux, d'études de types indigènes. Je lui ai promis de l'aider dans ses recherches. Qu'en dis-tu, Maria ?

— Vous avez bien fait. Est-ce qu'il va partir prochainement ?

— Heu ! Heu ! cela dépend...

— Gardez-le donc un peu, cher petit oncle, il sera un agréable compagnon pour nos fêtes de mai. Vous savez que ma mère veut donner une soirée afin de rendre toutes les politesses que nous avons reçues cette année.

— Tu y tiens ?

— Cela ferait plaisir à toute la famille.

— Mais il ne pourra pas danser, à cause de son genou.

— Eh bien ! il causera, il fera tapisserie.

— Nous verrons alors, enjoleuse ! Quoique ce ne soit pas très honnête de retenir ce pensionnaire... Adieu petite, j'ai des malades à voir !

Le docteur d'Esnars sortit du salon. En mettant son chapeau, il se prit à rire et à se parler à lui-même.

— Les enfants c'est curieux ! c'est malin !

Puis, considérant attentivement sa canne en bois de fer :

— Pourquoi pas, après tout ? reprit-il, ce serait un joli couple, fort joli même !

Et frappant les dalles de l'antichambre du bout de son bâton, il s'en alla tout guilleret.

Maria restée seule, ouvrit distraitement un livre sans chercher à y appliquer son attention.

A l'étage supérieur, Georges était allongé sur une chaise longue roulée près de la fenêtre quand Mariquita entra dans sa chambre, sur la pointe des pieds.

Elle le regarda fixement. Il était pâle mais ne paraissait ni triste, ni soucieux.

S'avançant vers lui, elle saisit sa main.

— Georges !... dit-elle d'une voix émue.

— Tiens, Quita, vous voilà ? Je vous suis bien reconnaissant, sœurlette ! Vous voyez que cela ne va pas trop mal ?

— Je le sais, répondit-elle en s'asseyant près de lui sur une chaise basse, et j'en suis bien heureuse, je craignais tant !...

— Quoi donc ?

Elle secoua la tête.

— Oh ! c'était une sottise, une pauvre idée, Georges, mais elle me brisait le cœur.

— Parlez donc ; quelle idée ?

— J'avais peur, si peur, Georges, que vous ne soyez infirme ! Vous ne savez pas combien c'est triste...

Et appuyant sa tête sur le dossier de la causeuse, elle se mit à pleurer.

— Pauvre ! bonne ! chère Mariquita ! si brave, si courageuse, si dévouée !... repartit le jeune homme tout ému.

— Ne dites jamais que je suis bonne, Georges, répondit-elle en relevant la tête, cela n'est point vrai. Je vous aime chèrement, votre père et vous... voilà tout.

— Nous formons bien une vraie famille, en effet, ajouta Georges en souriant, père, fils et fille !

Mariquita se voila le visage de ses mains et soupira, puis tout à coup :

— J'ai promis au docteur d'être gaie et je suis maussade au possible ! Que vous raconter ? Je ne sais rien de nouveau, d'amusant. J'ai vécu isolée, absorbée par une pensée unique.

— Parlez-moi donc des dames de Mancelle.

Elle tressaillit imperceptiblement, puis prenant sa robe et y formant des plis symétriques :

— C'est la famille espagnole et la maison ordinaire de ces pays-ci. On dirait une maison garnie ; la salle à manger peut tenir cinquante personnes et plus. Des tantes, des nièces, des cousines, des amies, un essaim de dames y prennent le *mathé* tout le jour. Ajoutez à cela une bande de domestiques.

— Et l'on s'entend bien ?

— Je ne sais trop... Tout ce monde sort, rentre, mange, dort, sans que je m'en occupe, et fait un bruit!

— Vous n'êtes pas aimable, Mariquita. On est pourtant bon pour vous?

— Que me font à moi toutes ces étrangères?

— Vous n'avez pas trouvé une amie parmi ces dames?

— Une amie? Qui donc serait tenté de se lier avec moi?

— Toujours sauvage!... dit Georges en roulant une cigarette.

Un silence s'établit.

— Parlez-moi de vous seul, reprit enfin la cholta. N'avez-vous pas trop souffert ici? N'avez-vous pas été triste?

— Certes, ce n'est pas très divertissant d'avoir la jambe prise dans une gouttière, cependant mon seul ennui véritable était d'être séparé de mon père.

— Oh! le père, le bien-aimé père! Nous irons bientôt le rejoindre, Georges.

— Sans doute, Mariquita... mais dites-moi donc (et il regarda obstinément quelque chose dans la rue), n'avez-vous pas remarqué l'une de ces demoiselles de Mancelle parmi les autres?

— Elles se ressemblent. Gaies au possible, jasant et chantant tout le jour, beaucoup de surface et peu de fond! Sauf M^{me} de Mancelle qui pleure toujours son mari, cette famille ne me paraît pas sérieuse.

— Vous n'êtes vraiment pas indulgente; il est mal-séant, Quita, de parler ainsi de personnes auxquelles on doit l'hospitalité.

— Hospitalité forcée! Vous voyez bien à présent que vous aviez tort de me croire bonne. Je sens que je redeviens mauvaise loin du *padre*. Il est si généreux lui, et sait si bien me remonter! me consoler!

— Vous avez donc du chagrin?

— Ah! Georges, être séparée de vous deux, n'est-ce pas un motif de gros chagrin?

— Vous êtes tragique, Quita! Riez donc comme vos camarades, les demoiselles de Mancelle. Vous riez si bien autrefois, quand vous aviez vos orchidées dans les cheveux...

— Un bon temps!...

— Je préfère ce pays et son soleil, aux neiges de Paris!

Mariquita se leva sans répondre.

— Mes vingt minutes sont écoulées, dit-elle enfin après un moment de silence; à demain Georges! J'entends le pas de Perrine; elle me mettrait à la porte.

Puis, faisant quelques pas et revenant subitement vers le fauteuil du blessé :

— Oh! Georges, fit-elle avec élan, je suis si heureuse de vous savoir guéri.

— Je vous préfère ainsi, Quita, et vous aime comme une vraie petite sœur. Vous vous êtes exposée pour moi, savez-vous?

— Si vous étiez resté perclus ou déformé, j'aurais regretté d'avoir détourné de vous les fureurs du taureau, répondit-elle d'un ton douloureux.

— Oubliez ce cauchemar! Embrassons-nous sœur-rette, mon démon sauveur! Soyons amis toujours... A demain!

— Ça n'a pas le sens commun! grommela enfin Perrine qui venait d'ouvrir la porte. Ça vous a des airs de Madeleine éplorée au lieu d'amuser le fils!

Et s'adressant à Mariquita :

— Voyons, mille Chinois de paravent! M^{lle} Bamboula ne nous faites pas cette moue-là!... Et demain apportez votre accordéon, nous chanterons, avec Georges, le refrain des pêcheurs de Groix :

Nous étions deux, nous étions trois,
A bord du grand Saint-François!...

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

SOLUTION DE L'ÉNIGME DU NUMÉRO DU 15 JUIN :

La pluie.

SONNET-PORTRAIT (*Mythologie*)

Sur un trône on la voit assise,
Penant en mains sceptre et fuseaux;
Un bandeau de rayons irise
Son front sévère autant que beau.

Mais pourquoi cette mine grise
Comme une ombre sur un flambeau?
Pourquoi ce paon que favorise
Sa main flattant Argus-oiseau?

L'époux qu'elle aime est infidèle;
Et c'est pour le rapprocher d'elle
Qu'elle boude et gronde toujours!...

Mesdames, il n'est plus de mode,
Ce genre! Autre est votre méthode
En vos conjugales amours.

Les patrons suivants seront donnés en Juillet :

- Le 6 juillet : Saut du lit. — Douillette de bébé. — Chemise et pantalon d'enfant. — Blouse de nuit pour bébé.
— Chemise de jour de bébé. — Pantalon. — Vareuse de baby. — Jupon d'enfant.
Le 13 juillet : Patron découpé : Matinée en surah.
Le 20 juillet : Album de travaux.
Le 27 juillet : Feuille de broderie.



MANTE MAGICIENNE EN TULLE DENTELLE DE LA RELIGIEUSE, PLACE DE LA MADELEINE ET RUE TRONCHET,

Mante magique en tulle dentelle. — La taille est bien cintrée par les plis du milieu du dos et ceux du devant. Des rubans de moire coupés au milieu par une raie en satin, passent en bretelle sur l'épaule et descendent jusqu'au bas de la mante en formant à la taille de longues coques. Ceci pour le dos. Devant

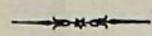
une belle plaque de passementerie de chaque côté; un ruché à l'encolure et un étroit ruban noué de coques à pans. La manche magique est coupée transversalement, dans le haut, de deux rubans et d'un seul au bas, puis plissée verticalement; elle n'est fermée que jusqu'à la saignée.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4735

Et un *Supplément* : Fauteuils, chaises en vannerie drapés pour serre, vérandah, kiosque. — Jardinière-potence. — Cage-jardinière.

TABLE

DU PREMIER SEMESTRE 1889



COURRIERS DE LA MODE

Pages : 1, 13, 25, 37, 49, 61, 73, 85, 97, 109, 121, 145, 157, 169, 181, 193, 205, 217, 229.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES ET COLORIÉES

Pages : 4, 15, 26, 40, 51, 62, 76, 86, 98, 111, 124, 135, 147, 159, 171, 182, 196, 206, 218, 230.

TRAVAUX, FIGURINES, LINGERIE, AMEUBLEMENT, BIJOUX, FANTAISIES

Pages : 1, 3, 6, 12, 13, 15, 18, 24, 25, 27, 30, 36, 37, 42, 48, 49, 51, 54, 60, 61, 63, 66, 72, 73, 75, 78, 84, 85, 87, 90, 96, 97, 99, 102, 108, 109, 111, 114, 120, 121, 123, 126, 132, 133, 135, 138, 144, 145, 147, 150, 156, 157, 159, 162, 168, 169, 171, 174, 180, 181, 183, 186, 192, 193, 195, 198, 204, 205, 207, 210, 216, 217, 219, 222, 228, 229, 231, 234, 239.

CHRONIQUES PAR CONSTANCE

Pages : 5, 27, 52, 76, 100, 125, 147, 172, 197, 220.

CAUSERIES PAR T. B.

Pages : 16, 41, 63, 87, 112, 136, 160, 184, 207, 232.

NOUVELLES

Histoire très simple, par H. Ardel, pages : 9, 17, 29, 45, 56, 65 et 80.

Les Salons de France, par Th. Bentzon, pages : 92, 104, 116.

La Fille du Cacique, par Aylicson et A. Marib, pages : 129, 140, 149, 165, 176, 189, 201, 212, 224, 233.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

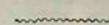
Pages : 84, 191, 227.

PENSÉES ET MAXIMES

Pages : 40, 116, 146, 164, 189, 224.

ÉNIGMES, CHARADES, MOTS CARRÉS, ETC.

Pages : 24, 35, 47, 59, 95, 107, 131, 179, 203, 215, 227, 238.



PATRONS DÉCOUPÉS ET PLANCHES DE PATRONS

Tous de grandeur naturelle.

Albums de travaux. — Feuilles de broderies et Annexes du premier semestre 1889.

JANVIER. — Patron découpé : Corsage de bal. — 1^{er} Album. — Feuille de broderie.

FÉVRIER. — Patron découpé : Mante cache-poussière pour fillette. — 2^e Album de travaux. — Feuille de broderie.

MARS. — Patron découpé : Jaquette découpée en crêpeaux. — 3^e Album de travaux. — Feuille de broderie.

AVRIL. — Patron découpé : Habit Directoire. — 4^e Album. — Feuille de broderie.

MAI. — Patron découpé : Corsage-corselet avec guimpe froncée. — 5^e Album de travaux. — Feuille de broderie.

JUIN. — Patron découpé : Corsage-blouse Directoire. — 6^e Album. — Feuille de broderie.

SUPPLÉMENTS

MARS. — Une feuille de patrons imprimée recto et verso.

JUIN. — Sieges, fauteuil en vannerie, jardinières pour vérandah, kiosque, serre.



Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.



Imp. Falgaer Paris

4735

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS Rue Vivienne. 48
 Coiffes de M^{me} BRUN-CAILLEUX 11 r. du Marche St Honoré — Chapeaux de M^{me} NAUDIN 16 r. du Vieux
 Colombier — Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15 r. de la Paix — Corsés de M^{me} EMMA GUELLE 3 pl. du Theatre
 Français — Chaussures de la M^{me} KAHN 55 r. Montorgueil —